Résumé

- Le 17 mars 1969, le Parlement israélien a élu Golda Meir, alors âgée de 71 ans et présidente du Parti travailliste, premier Premier ministre du pays. Elle était alors la troisième femme au monde à diriger un gouvernement.
- Née à Kiev, la charismatique « Dame de fer » était une sioniste convaincue et est devenue une icône du peuple juif. Elle a occupé le poste de Premier ministre pendant cinq ans. Auparavant, elle avait été ministre des Affaires étrangères.
- L'attentat terroriste contre le vol SR 330 de Swissair et l'attentat olympique de Munich du 5 septembre 1972, au cours duquel des terroristes palestiniens ont assassiné 11 participants israéliens aux Jeux olympiques, ont eu lieu sous le mandat de Meir.
- Mais surtout, le mandat de Golda Meir a été marqué par la guerre du Yom Kippour de 1973, au cours de laquelle Israël a été surpris par l'Égypte et s'est retrouvé au bord de la défaite.
- Après une enquête indépendante sur la guerre, Golda Meir a démissionné en 1974 en raison d'une pression publique massive.
- Le 8 décembre 1978, cette fumeuse à la chaîne est décédée à Jérusalem à l'âge de 80 ans des suites d'un cancer des ganglions lymphatiques.
- FocusIsraël.ch s'est entretenu avec Golda Meir, avec l'aide de l'IA, sur sa vie, sa période à la tête du gouvernement et ses convictions politiques.

Golda Meir, comment jugez-vous la situation actuelle au Proche-Orient ?

Golda Meir : Les problèmes fondamentaux n'ont pas changé : Sécurité, reconnaissance et méfiance. La paix ne se construit pas sur des vœux pieux, mais sur des décisions difficiles et des partenaires fiables. Tant que l'existence d'Israël sera remise en question, la sécurité restera notre premier devoir.

Ils défendent la thèse selon laquelle le conflit ne porte pas sur les frontières, mais sur l'existence même d'Israël.

Golda Meir: Bien sûr. Si les Arabes avaient accepté notre existence ici en Israël, la question de la frontière ne serait plus aussi importante. Le problème, c'est qu'ils ne nous acceptent pas. Les Arabes veulent nous voir morts. Nous voulons vivre. Il n'y a pas de compromis possible.

Vous persistez à parler des Arabes et non des Palestiniens.

Golda Meir : Je m'interroge sur ce terme. Regardez : tous ceux qui ont vécu en Israël avant 1948 étaient palestiniens. C'est un fait. Moi-même, j'ai toujours un passeport britannique-palestinien. J'ai donc été palestinienne de 1921 à 1948 (sourires). Nous étions tous palestiniens. Nous n'étions pas juifs ou arabes à l'époque.

Que voulez-vous dire ?

Golda Meir : Le terme « Palestinien » n'était pas l'expression d'une identité nationale distincte telle qu'elle est utilisée aujourd'hui. Il s'agissait d'une désignation géographique sous le mandat britannique. Les Juifs comme les Arabes étaient appelés ainsi. Lorsque je parle d'Arabes, je fais référence à la population arabe de cette région, qui fait culturellement, linguistiquement et historiquement partie du monde arabe au sens large. Ce n'est pas du mépris, mais une description de la réalité.

Et aujourd'hui ?

Golda Meir : Le problème survient lorsque l'on donne rétrospectivement à des termes une signification qu'ils n'avaient pas à l'époque. Pour nous, il ne s'agissait pas de terminologie, mais d'une question pratique : comment deux groupes de population peuvent-ils vivre dans le même pays – et pourquoi toute tentative de division ou de coexistence était-elle rejetée du côté arabe ?

Lorsque vous avez immigré en 1921 dans ce qui était alors la Palestine sous mandat britannique, vous attendiez-vous à ce que la réalisation de votre rêve sioniste rencontre une telle résistance du côté arabe ?

Golda Meir : Non, si je suis honnête, pas du tout. Je ne savais que très peu de choses sur la région à l'époque.

Et si vous aviez su que la situation serait aussi difficile pour l'État juif ?

Golda Meir : Cela n'aurait rien changé à ma décision de quitter les États-Unis pour m'installer en Israël. En même temps, je suis désolée que tant de malheurs se soient abattus sur nous et sur les Arabes. Mais ma conscience est claire. Savez-vous pourquoi ?

Dites-le nous !

Golda Meir : Les Arabes de ce monde ont le choix de l'endroit où ils veulent vivre. Nous, les Juifs, n'avons pas ce choix. Regardez l'Europe ! Elle est en train de changer économiquement, politiquement et moralement. Ce qui m'étonne souvent, c'est la tendance européenne à juger moralement les conflits de l'extérieur, sans vraiment comprendre la réalité sur le terrain. Israël a été créé par nécessité. Ceux qui nous critiquent devraient se demander quelles décisions ils prendraient eux-mêmes dans les mêmes circonstances.

Comment jugez-vous les critiques adressées à Israël dans le monde entier ?

Golda Meir : La critique est légitime. Mais elle devient insignifiante si elle ignore la réalité dans laquelle nous vivons. Aucun État n'agirait différemment si son existence était menacée quotidiennement.

Quelle est l'importance de la religion pour vous ?

Golda Meir : Je ne suis pas une femme particulièrement religieuse au sens traditionnel du terme. Je n'ai jamais prétendu suivre strictement toutes les coutumes religieuses. Mais je suis juive – pas seulement dans la foi, mais dans le destin, dans l'histoire et dans la responsabilité. L'État d'Israël est avant tout un foyer pour un peuple qui en a trop souvent été privé. La religion y joue un rôle. Mais ce qui est plus important pour moi, c'est que les Juifs du monde entier sachent qu'en Israël, ils ne sont plus sans défense.

Croyez-vous encore à une solution à deux États ?

Golda Meir : J'ai toujours cru aux solutions pragmatiques. Mais une solution ne fonctionne que si les deux parties la veulent vraiment. La paix ne peut pas être établie unilatéralement. J'ai de l'espoir. Nous n'avons jamais manqué une seule occasion de dire aux Arabes que nous voulions vraiment la paix.

Serait-il douloureux pour vous de sacrifier la Judée et la Samarie (la Cisjordanie, NDLR) pour la paix ?

Golda Meir : Oui, bien sûr, il est douloureux de parler de terres qui ont une importance historique pour notre peuple. Mais il serait encore plus douloureux de prendre des décisions qui mettent en danger la vie de nos citoyens. Donnez-moi une cigarette, s'il vous plaît ! (allume une cigarette pendant l'interview) Pour moi, la question n'a jamais été de savoir ce que nous abandonnions sur le plan émotionnel, mais ce que nous pouvions assumer. Je ne crois pas vraiment que l'on puisse acheter la paix uniquement par des concessions, parce que vous ne pouvez pas négocier la paix avec quelqu'un qui est venu pour vous tuer.

Que voulez-vous dire ?

Golda Meir : Je ne suis pas contre les compromis. Toute paix les exige. Mais il y a une différence entre un compromis et un abandon de soi. Si votre vis-à-vis ne reconnaît pas votre droit à l'existence, alors vous ne négociez pas les frontières ou la politique – vous négociez votre survie. Et en tant que chef de gouvernement, il était de mon devoir d'empêcher précisément cela.

Reprenons la roue du temps : vous êtes né à Kiev, la capitale de l'Ukraine actuelle, et avez grandi aux États-Unis. Quels sont vos souvenirs d'enfance ?

Golda Meir : Je ne me souviens pas d'une seule expérience agréable. Je me souviens beaucoup plus d'une situation familiale difficile. Nous n'avions pas assez à manger et nous craignions constamment les pogroms. Mon père, un menuisier juif, clouait les portes parce qu'il en avait peur. Puis, en 1906, il a décidé de s'installer à Milwaukee, aux États-Unis, pour pouvoir nourrir notre famille de dix personnes.

Les événements de l'empire russe de l'époque ont-ils fait de vous une sioniste convaincue ?

Golda Meir : Les histoires de violence, la peur sur les visages des adultes – tout cela faisait partie de ma petite enfance à Kiev. Le sionisme n'était donc pas pour moi une idée abstraite, mais une nécessité. J'ai compris très tôt que nous, les Juifs, avions besoin d'un endroit où nous pourrions choisir notre propre destin. En 1921, j'ai persuadé mon mari Morris Myerson d'émigrer en Palestine. Les trois premières années passées au kibboutz de Merchawia ont été parmi les plus belles de ma vie. Ensuite, nous nous sommes installés à Tel Aviv avec nos deux enfants.

Quels conseils donneriez-vous aux jeunes dirigeants politiques aujourd'hui ?

Golda Meir : Écoutez moins les gros titres et plus les responsabilités ! Diriger, c'est prendre des décisions impopulaires quand c'est nécessaire. Être populaire n'est pas un objectif politique.

Vous êtes entrée en fonction en mars 1969 en tant que premier Premier ministre d'Israël et vous avez été l'une des premières femmes au monde à diriger un gouvernement. Comment voyez-vous le rôle des femmes en politique aujourd'hui ?

Golda Meir : Je n'ai jamais fait de politique en tant que femme, mais en tant que politicienne. Mais je constate que les femmes ont aujourd'hui plus de possibilités. Ce qui compte, ce n'est pas le sexe, mais de savoir si l'on est prêt à assumer le poids des décisions.

Quelle a été votre plus grande leçon politique ?

Golda Meir : Que les décisions ont des conséquences qu'il faut assumer soi-même. Et que l'hésitation est parfois plus dangereuse que l'erreur. Au cours de mes cinq années à la tête du gouvernement, je n'ai pas pu aller au bout d'un seul rêve, car j'avais à mon chevet une liaison directe avec le quartier général de l'armée. Nous étions dans une guerre d'usure. Lorsque je commençais à rêver, je recevais un coup de téléphone

La citation la plus célèbre de Golda Meir – qui n'en était pas une

Au cours de sa longue carrière politique, la Première ministre israélienne Golda Meir a fait de nombreuses déclarations percutantes et prêtes à être publiées. La plus célèbre était : « La paix viendra quand les Arabes aimeront leurs enfants plus qu'ils ne nous haïront ».

Cette phrase a été citée à maintes reprises pendant des décennies. Mais en 2015, des recherches approfondies menées par le célèbre auteur américain Harvey Rachlin ont révélé qu'il n'existait aucune preuve que Golda Meir ait réellement prononcé cette phrase. Pourtant, elle est encore célèbre aujourd'hui et continue d'être souvent répétée. Cela s'explique sans doute par le fait que, comme le prouvent de nombreuses déclarations authentiques de Golda Meir, elle correspondait à ses convictions. Les Italiens disent dans ces cas-là : « Si non è vero, è ben trovato – Si ce n'est pas vrai, c'est bien inventé ».

Vous parlez de la guerre du Yom Kippour de 1973, qu'Israël a failli perdre. Environ 2600 soldats israéliens ont été tués. Vous avez accepté de mettre en place une commission d'enquête indépendante. Pourquoi ?

Golda Meir : En 1973, nous avons créé la commission Agranat parce que le peuple, les réservistes, les familles des soldats tombés au combat et la simple nécessité l'exigeaient. La « conceptzia » – notre conviction que l'ennemi ferait exactement ce que nous attendions – avait failli nous briser le cou. Des milliers de nos fils étaient morts. Le pays était en état de choc. En tant que Premier ministre, je savais que si Israël voulait survivre, il devait se regarder en face.

Les résultats de l'enquête ont déclenché une critique publique. Vous avez dû démissionner.

Golda Meir : La Commission a surtout critiqué le niveau militaire et celui des services de renseignement – et elle a eu raison de le faire. Néanmoins, j'ai pris mes responsabilités politiques et j'ai démissionné. Non pas parce que la Commission m'a personnellement condamnée, mais parce qu'une figure de proue qui envoie son pays à la guerre et qui fuit ensuite la vérité n'est pas un leader.

Le gouvernement israélien actuel devrait-il également faire enquêter sur le meurtre de masse du 7 octobre 2023 par une telle « State Commission » ?

Golda Meir : Oui, le gouvernement israélien devrait mettre en place une commission d'enquête gouvernementale indépendante – tout comme nous l'avons fait après la guerre du Kippour. Le massacre du 7 octobre a été un échec encore plus grave et, à certains égards, plus effrayant que celui de 1973. Une fois de plus, il y a eu des signaux d'alarme qui ont été ignorés. Encore une fois, une erreur fatale de jugement de l'ennemi. De nouveau des morts, des personnes enlevées, des

communautés détruites. Le peuple israélien a le droit – et le devoir – de connaître toute la vérité.

Quelles sont les questions prioritaires pour vous ?

Golda Meir : Qui savait quoi et quand ? Pourquoi n'y a-t-il pas eu de mobilisation ? Pourquoi les communautés frontalières ont-elles été si mal protégées ? Quelles décisions politiques et militaires ont conduit à cela ? Ce ne sont pas des questions de gauche ou de droite. Ce sont des questions de responsabilité envers les morts, les survivants et les générations futures. Je n'ai jamais gouverné Israël avec des gants de velours. J'ai dirigé mon pays avec une vérité crue. Et c'est exactement ce que j'attends de ceux qui sont en charge aujourd'hui.

Remarque : Cette interview est fictive. Elle a été réalisée à l'aide de ChatGPT et est basée sur les propres déclarations et écrits de Golda Meir, ainsi que sur des rapports la concernant et des films historiques. Dans les semaines à venir, nous mènerons des entretiens fictifs avec d'autres personnalités, issues de différents domaines de la vie – politique, religieux, scientifique, culturel – qui ont été importantes pour le judaïsme et Israël, afin de faire connaître leurs idées au public d'aujourd'hui. Le site première interview a eu lieu avec Theodor Herzl a eu lieu, le fondateur du sionisme moderne, la deuxième interview avec Chaim Weizmannle premier président d'Israël, et la troisième avec David Ben Gourion, le premier Premier ministre d'Israël..